



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Cycle en terre : L'urgence de faire des semences

Auteur : Dominique Parizel

Année : 2017

Analyse n°27

Nature & Progrès

520 rue de Dave - B 5100 Jambes

tél . 081/30.36.90 - fax 081/31.03.06 - info@natpro.be - www.natpro.be

La demande de semences «non-industrielles» explose ! Les particuliers s'affairent et s'échangent fébrilement dans leurs «grainothèques» ou leurs «maisons de la semence. De nouvelles structures professionnelles s'organisent, cherchant la meilleure formule pour travailler. Voici les premiers moments d'une histoire qui devrait être longue, celle de Cycle en terre, depuis la prise de conscience jusqu'à la naissance récente d'une coopérative pleine d'ambition...

«Je suis partie en Australie après mes études secondaires, explique Fanny Lebrun. J'avais la volonté de vivre autre chose et, en tant que Wwoofer, j'ai rencontré Peter Coxhead qui vivait en autarcie dans les bois, en Tasmanie, avec sa propre source, son propre potager, sa propre électricité. Je suis restée là sept mois ; il m'a beaucoup parlé de la fin du pétrole et des grands problèmes environnementaux. Il m'a surtout parlé des semences et du fait que rien n'est possible sans elles. J'ai trouvé cela passionnant. Ma principale motivation est certainement née là-bas...»

Je n'ai pas d'expérience, alors je fonce...

Retour en Belgique, retour aux études. Fanny fait l'agronomie.

«Puis, dit-elle, ne trouvant aucun boulot qui respectait assez mes valeurs, je suis revenue aux semences. On me disait que c'était impossible alors, tant pis, je me suis lancée, j'ai entamé une année de production en me disant : «tant mieux si ça marche, je les vendrai, et tant pis si ça ne marche pas...» C'était en 2014. Mes cultures se trouvaient à Strée, accueillies sur un terrain du GAL Pays des Condruses. Pas d'investissement, juste un emprunt de cinq mille euros pour achats de semences, petits outils, sachets et quelques tamis... Le service minimum. Mais j'ai bien récolté ! Une trentaine de variétés de légumes, surtout des annuelles : tomates, laitues, pois, haricots... Je voulais vendre uniquement ma production mais je me suis évidemment rendu compte qu'il me manquait les carottes, les choux et bien d'autres choses encore et que je ne toucherais jamais une clientèle comme cela. J'ai alors fait la découverte de Bingenheim, en Allemagne - www.bingenheimersaatgut.de -, des gens qui travaillent super-bien et qui font un gros travail de sélection. Je me suis dit que j'allais leur acheter des semences pour les revendre... En novembre, j'avais cinq mille sachets à faire. Une dame m'a conseillé de faire un appel à bénévoles. En deux semaines, tout était terminé et j'ai ensuite tout vendu. En gros, de janvier à mai, un semencier vend, même si les jardiniers les plus impatients le harcèlent déjà depuis la mi-décembre. Viennent ensuite l'entretien des cultures et les récoltes. L'ensachage, c'est en fin d'année. Pour l'année suivante, je m'étais fixée un objectif de quinze mille sachets. Puis j'ai rencontré Damien et Bruno...»

Un projet financièrement viable

«J'avais mis une annonce pour acheter un terrain afin qu'un maraîcher puisse s'installer, explique Damien Van Miegroet. Je suis Bruxellois et je voulais faire un investissement pour un projet intéressant. J'ai ensuite pensé à d'abord trouver des porteurs de projets pour acheter par après le terrain qui leur conviendrait le mieux. J'ai notamment contacté le GAL des Condruses et la seule personne qui est venue vers moi... c'est Fanny ! Elle n'avait alors que vingt-cinq ares pour ses semences et cherchait plus d'espace. De fil en aiguille, j'ai mieux connu son projet. Il m'a beaucoup intéressé. Mais le besoin de terrain n'a rapidement plus été le plus pressant puisqu'entre-temps, nous avons rencontré Bruno Greindl qui proposait un terrain beaucoup plus grand, chez lui, à Buzin. Nous avons continué à discuter ensemble du projet et, l'année dernière, au moment de la création de la coopérative, nous avons démarré l'aventure à trois. La coopérative a commencé avec un capital de nonante mille euros mais l'objectif est d'en récolter bien davantage afin d'investir dans un bâtiment et dans des machines. Nous allons donc bientôt lancer un appel à coopérateurs-citoyens afin d'associer toute personne sensible au projet et susceptible d'utiliser des semences. Pour l'heure, nous finalisons nos statuts. La part se situera soit à 100 euros, soit à 250 ; nous hésitons encore en fonction de la gestion que cela va représenter. Nous aimerions rétribuer les coopérateurs, pour qu'il ne s'agisse pas seulement d'une adhésion de pure sympathie - environnementale, sociétale et de sauvegarde du patrimoine semencier - mais qu'il y ait une vérité économique derrière Cycle en terre, que le projet soit aussi financièrement viable.»

«Nous commençons à trouver les moyens pour produire, poursuit Fanny, il nous faut maintenant mettre en place une organisation adéquate. Nous souhaitons proposer un maximum de diversité d'espèces, dans un premier temps des potagères et des engrais verts mais pas encore de céréales, ce qui pourrait toutefois venir dans un second temps. Par rapport à ce que nous faisons déjà - voir notre catalogue des semences 2017 -, nous voulons produire plus de variétés et en plus grandes quantités.»

Des semences belges pas forcément locales...

«Nous devons encore travailler le choix des variétés car beaucoup de celles que nous proposons ne nous appartiennent pas, dit Fanny. Le caractère local d'une variété m'intéresse mais ce n'est pas ma priorité principale ; je recherche surtout des variétés efficaces et répondant à la demande de ceux qui les cultivent, bonnes à manger et intéressantes d'un point de vue nutritif. La Wallonie est déjà tellement diversifiée au niveau des conditions de culture qu'il est aléatoire de parler de local ; je crois qu'il est plutôt du ressort de l'agriculteur et du jardinier d'adapter la semence à leur terroir. Il est très important de bien expliquer cela aux gens, en cette période où le local est très à la mode.»

«Contrairement à nos voisins - Pays-Bas, France, Allemagne... -, explique Damien, il y a très peu de production semencière en Belgique. La très grosse majorité des semences reproductibles biologiques qui sont vendues chez nous viennent de l'étranger. Notre volonté est donc de produire localement des semences pour la Belgique. Il s'agira d'une production locale de variétés qui ne le sont pas nécessairement.»

«Mais il restera nécessairement une part venue de l'étranger, poursuit Fanny, car il n'est pas possible de tout produire ici. Nous travaillons à la création d'un réseau belge de maraîchers reproducteurs afin que chacun d'eux produise des semences qui seront commercialisées sous la marque Cycle en terre. Il n'existe pas beaucoup de données sur la demande exacte du public mais je vois bien, sur tous les marchés où je vais, qu'énormément de gens se lancent dans le potager et sont très contents de trouver des semences belges avec l'information qui les accompagne. J'ai vraiment l'impression que cette demande est exponentielle.»

Pousser le public à l'auto-production de semences

«Chose originale dans notre façon de faire, se réjouit Fanny, nous sommes désormais une vraie équipe : les trois administrateurs-coopérateurs que vous connaissez, deux nouveaux travailleurs - Benoît Delpeuch qui s'occupe de toutes les cultures et Benjamin Demblon des ventes et de la communication - et ma maman qui est bénévole... Nous voulons que cette équipe décide et s'organise ensemble. Plus la trentaine de maraîchers du réseau avec lesquels nous partageons des formations et qui sont sans doute appelés à bien faire évoluer les choses...L'urgence est là. Nos partenaires allemands ne vendent déjà plus de semences en dehors de l'Europe parce qu'ils ne savent plus suivre. Les semenciers artisanaux sont obligés de travailler en réseau pour parvenir à une offre suffisante ; plus aucun d'entre eux n'arrive à tout produire tout seul. Je souhaite, pour ma part, me concentrer sur un nombre restreint de variétés de base que nous connaissons bien et que nous apprécions. Si d'autres veulent présenter d'autres variétés, la place est toujours libre pour une éventuelle collaboration... Pourquoi ne pas collaborer, en effet, avec des jardiniers qui explorent très largement ? Nous définirions ensuite avec eux les variétés qui valent le coup d'être reproduites en grandes quantités...»

«Nous n'allons pas tout produire, dit Damien ! Nous voulons disposer d'installations qui permettent de traiter de grandes quantités que nous ne produirions pas nécessairement. D'où l'idée d'une collaboration avec un réseau de maraîchers reproducteurs. Cycle en terre traiterait cette production : battage, nettoyage, tests de germination, conservation dans de bonnes conditions... La production n'est qu'une partie du métier de semencier ; les aspects de vente et de marketing sont également très importants. Tout cela fait le prix d'une semence et ce n'est qu'en auto-produisant lui-même qu'un jardinier peut réellement se rendre compte de la rigueur qu'un tel travail demande.»

«Mais si un jour, tout le monde produit ses propres semences et que mon métier n'est plus utile, affirme Fanny, je serai très heureuse de faire autre chose. Nous n'en sommes malheureusement pas là. Il est donc salutaire de pousser les gens dans cette direction. Raison pour laquelle notre projet comporte aussi un large pan de formation, de documentation et de conférences afin de faire en sorte que de plus en plus d'anonymes se réapproprient le monde de la semence.»

Coopérer à Cycle en terre parce que la semence appartient à tous

«La demande de formation est énorme, poursuit Fanny ! Nos ancêtres ont toujours produit des semences ; c'est à la fois complexe, d'un point de vue botanique, et très simple car l'objectif est évident et la nature généreuse. Celui qui se lance dans la semence de panais, par exemple, en aura pour tout le village... Il faut surtout de l'organisation : faire des courges sans risquer une dégénérescence demande cinquante plants minimum, et donc pas

mal de place. Faire plusieurs choses en même temps est compliqué, d'où l'intérêt de s'organiser à plusieurs, en réseau. Des outils d'organisation, comme une Maison de la semence, sont donc absolument nécessaires. Mais quand les acquis de base et les outils sont là, faire de la semence n'est vraiment pas si compliqué.

Notre véritable ambition est de produire pour garantir l'autonomie alimentaire car les quantités produites en Belgique, on l'a dit, sont extrêmement faibles ; nous voulons aussi être très pointus sur le contrôle de la qualité. Nos sachets porteront donc un numéro de lot permettant de retrouver les résultats des tests de germination sur notre site Internet. Nous voulons également bien comprendre la législation pour voir quelles variétés peuvent tomber dans la catégorie «amateurs». Nous sélectionnerons nos propres variétés mais cela prendra plus de temps ; nous envisagerons enfin de réintroduire certaines variétés intéressantes qui ne sont plus au catalogue. Nous pourrions les améliorer puis les réinscrire. La construction des critères de choix et de sélection devra se faire sur base de discussions avec les maraîchers partenaires, avec les coopérateurs, le cas échéant... Tout un chacun doit pouvoir comprendre qu'une plante est le fruit d'une longue évolution...

Notre appel à coopérateurs est très important car nous tenons à ce que tous les gens sensibles à la question des semences puissent s'investir notre projet et que Cycle en terre n'appartienne pas uniquement aux trois personnes qui l'ont fondé. Cycle en terre ne doit pas reposer sur nos seules envies mais surtout sur la demande que n'importe quel citoyen est susceptible de formuler. C'est essentiel car on perçoit, par exemple, beaucoup de révolte par rapport à la législation. Or il est important de donner une information juste et crédible pour arriver à bien poser le débat et à avancer. Tous, simples jardiniers ou cultivateurs professionnels, nous devons, plus que jamais, être attentifs à boucler le cycle de la vie...»

Cycle en terre

Buzin, 5a à 5370 Verlée

www.cycle-en-terre.be - info@cycle-en-terre.be - 0488/93.59.30